



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

37 | 2008

L'ère victorienne revisitée

En finir avec la société ? Un débat historiographique

An end to society? A historiographical debate

Christian Topalov



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3520>

DOI : 10.4000/rh19.3520

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 167-182

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Christian Topalov, « En finir avec la société ? Un débat historiographique », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3520> ; DOI : 10.4000/rh19.3520

Tous droits réservés

CHRISTIAN TOPALOV

En finir avec la société? Un débat historiographique

Gareth Stedman Jones a récemment publié une très intéressante évaluation de ce qu'il est advenu de l'«histoire sociale» britannique depuis le « tournant linguistique ». Je voudrais proposer à mon tour quelques réflexions sur son argumentation ¹. En donnant pour titre à ce bref article ce qui pourrait être, en anglais : « An End to Society? A Historiographical Debate », je fais allusion, bien sûr, au beau livre publié par Stedman Jones en 2004 : *An End to Poverty? A Historical Debate*². Par ce titre, je donne également à ma contribution une pointe polémique – un peu excessive, comme on le verra bientôt.

ÉTIQUETTES

Relevons pour commencer dans l'article de Stedman Jones une remarque particulièrement importante : « La réussite de l'histoire sociale entre 1950 et 1975 fut le résultat d'un mélange instable et parfois improbable d'éléments anciens et nouveaux rattachés pour un temps les uns aux autres, mais qui avaient en réalité des orientations divergentes. » ³

Cette façon de décrire ce qui fut une référence majeure parmi les historiens en Grande-Bretagne et au delà, me semble très éclairante. On peut généraliser cette façon de voir les choses : un courant historiographique peut toujours être regardé comme formé d'éléments anciens et d'éléments nouveaux, liés ensemble de façon temporaire, mais aussi de façon malaisée, car

1. L'article de Gareth Stedman Jones publié dans cette même revue (« De l'histoire sociale au tournant linguistique et au-delà. Où va l'historiographie britannique? », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 33, 2006/2, p. 143-166) résulte d'un exposé présenté le 19 mai 2005 à l'École des hautes études en sciences sociales dans le cadre du Programme de recherche interdisciplinaires « Îles Britanniques » dirigé par Laura Downs. Jacques Revel, Roger Chartier et moi-même avons introduit la discussion et le présent article reprend pour l'essentiel l'exposé que j'avais alors présenté. J'ai préféré en conserver le style oral, de façon à rappeler les circonstances de la production de ce texte.

2. Londres, Profile Books, 2004. Ouvrage excellemment traduit en français par Vincent Bourdeau, François Jarrige et Julien Vincent, *La Fin de la Pauvreté? Un débat historique*, Alfortville, Éditions Ère, 2007.

3. Gareth Stedman Jones, « De l'histoire sociale au tournant linguistique... », art. cité, p. 148.

ils ne vont pas dans la même direction. C'est vrai aussi de la plupart des spécialités, courants ou écoles dans les sciences humaines, comme d'ailleurs dans d'autres domaines de la production d'objets culturels, au moins aux XIX^e et XX^e siècles : une tendance littéraire, une école en peinture ou en philosophie, un genre de musique populaire, s'ils ne sont pas des constructions rétrospectives mais des étiquettes produites et utilisées par les contemporains, présentent souvent les mêmes propriétés que celles qui sont ici attribuées à l'objet *social history*.

Social history est donc une combinaison instable – c'est là le point important –, mais de quoi, de quels éléments ? De traditions et d'innovations intellectuelles que l'on pourrait les unes et les autres décrire comme des « idées », des ensembles d'énoncés ? Si l'on s'en tient à une description aussi empirique que possible, on trouve que cette combinaison assemble des gens et des institutions, des vocabulaires et des schémas argumentaires partagés, des façons de faire et d'écrire l'histoire – c'est-à-dire de définir les objets intéressants et de constituer les archives correspondantes. Mais par quoi ces éléments sont-ils liés ? En première approximation, par une étiquette : *social history*, *linguistic turn*, « école des Annales », « histoire économique et sociale », « tournant critique », ou encore « histoire intellectuelle » ou « conceptuelle » sont autant de cas de la même espèce. Ces étiquettes sont parfois produites et revendiquées par ceux auxquels elles s'attachent, elles leur sont parfois assignées par d'autres et peuvent alors être récusées. Leur principale caractéristique est néanmoins qu'elles font sens dans une communauté savante donnée : elles sont entendues et attendues, elles font l'objet d'un accord suffisant pour procurer aux savants d'une époque – on pourrait dire aussi aux compétiteurs, aux élèves, aux évaluateurs ou aux commanditaires – un « sens de l'orientation » culturelle⁴. Elles fournissent ainsi une intelligibilité préalable des livres et des gens qui prend la forme d'un principe de classement, qui peut se redoubler d'un mode de présentation de soi. Sans de telles étiquettes, ces objets culturels que sont les courants historiographiques, les écoles en sciences sociales ou dans les arts plastiques, les genres musicaux, restent invisibles, ils n'existent pas pour leurs acteurs et les contemporains de ceux-ci. Ils n'existent donc tout simplement pas – jusqu'à ce qu'un commentateur ultérieur les « mette au jour », les fasse advenir pour servir les besoins de son propre présent.

On peut observer des modalités assez variées par lesquelles de tels assemblages se produisent. Dans tous les cas, ils résultent de l'action de parties intéressées qui produisent des « formes instituées » ou « investissements de forme » analogues à ceux qu'Alain Desrosières et Laurent Thévenot décri-

4. Je reprends ici une notion forgée par Pierre Bourdieu pour souligner l'intelligibilité politique immédiate du discours de Heidegger dans les années 1920 et 1930. Les contemporains le situaient sans hésiter dans l'humeur *völkisch* de l'époque – tandis que les commentateurs ultérieurs ont perdu ce « sens de l'orientation » (*L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 33-35).

vaient naguère s'agissant de l'avènement des objets statistiques⁵ – investissements qui sont la condition de ce que Ted Porter appelle « la confiance dans les nombres »⁶. S'agissant des courants ou écoles de pensée dans les sciences humaines, l'un des premiers de ces investissements est l'adoption d'un nom. Depuis quelque temps déjà, les enquêtes sur de tels processus se développent – comme celles de François Cusset sur cette intéressante invention nord-américaine qu'est la *French theory* ou de Michelle Lamont sur Derrida, de Frédérique Matonti sur le « structuralisme », d'Andrew Abbott puis de moi-même sur *the Chicago school of sociology*⁷.

Certaines des modalités de ces assemblages impliquent un assez fort degré d'institutionnalisation : un groupe de spécialistes ou fondateurs – attachés ou non à une même institution – autour duquel se fédèrent d'autres éléments, une série de colloques, une société savante ou une association professionnelle, une revue, une publication collective – notamment lorsque celle-ci prend la forme d'une somme des savoirs et implique un ensemble important d'auteurs, un éditeur suffisamment puissant, un public suffisamment large. La solidification de l'étiquetage est d'autant plus durable qu'il devient une matière qu'on enseigne, l'objet de manuels, voire l'intitulé de chaires ou de départements universitaires.

Mais il est une modalité de stabilisation des étiquetages beaucoup moins institutionnalisée – dans un premier temps, en tous cas : c'est le commentaire, ou plutôt la série de commentaires qui fait naître l'étiquette, qui la confirme ou la met en cause – peu importe, car dans les deux cas en parler la solidifie –, puis qui l'entretient dans la durée. Ces commentaires croisés sont un élément constitutif de la vie des communautés savantes – au même titre que les reconstructions périodiques du passé plus lointain des disciplines, l'exhumation de précurseurs, le « retour au texte » authentique des classiques⁸. La fabrication

5. Alain Desrosières, « Histoires de formes : statistiques et sciences sociales avant 1940 », *Revue française de sociologie*, volume 26, n° 2, avril-juin 1985, p. 277-310 et Laurent Thévenot, « Les investissements de forme », dans Laurent Thévenot [dir.], *Conventions économiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 21-71.

6. Theodore M. Porter, *Trust in Numbers: The Pursuit of Objectivity in Science and Public Life*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

7. François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003; Michèle Lamont, « How to Become a Dominant French Philosopher? The Case of Jacques Derrida », *American Journal of Sociology*, volume 93, n° 3, novembre 1987, p. 602-604; Frédérique Matonti, « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, n° 18, juin 2005, p. 49-71; Andrew Abbott, *Department and Discipline: Chicago Sociology at One Hundred*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, chapitre 2; Christian Topalov, « Les usages stratégiques de l'histoire des disciplines. Le cas de l'"école de Chicago" en sociologie », dans Johan Heilbron, Rémi Lenoir et Gisèle Sapiro [dir.], *Pour une histoire des sciences sociales. Hommage à Pierre Bourdieu*, Paris, Fayard, 2004, p. 127-157.

8. Une excellente littérature d'histoire des sciences a bien exploré ce point. Par exemple Robert Alun Jones, « On Understanding a Sociological Classic », *American Journal of Sociology*, volume 83, n° 2, September 1977, p. 279-319; Henrika Kuklick, « Restructuring the Past: Toward an Appreciation of the Social Context of Social Science », *Sociological Quarterly*, volume 21, n° 1, 1980, p. 5-21; Nathalie Richard, « La fabrique du précurseur », dans Claude Blanckaert [dir.], *Des sciences contre l'homme. Volume 1: Classes, hiérarchiser, exclure*, série « Sciences en société », n° 8, Paris, Autrement, 1993, p. 64-79. Pour une mise en perspective sous la bannière de la sociologie de la connaissance scientifique (*sociology of*

et l'apposition des étiquettes se fait le plus souvent à chaud, dans l'action même, parfois sous la forme du bilan apparemment rétrospectif : *review essay*, « état de l'art » ou retour apaisé sur un passé récent⁹. Dans la profession historique, cette action sur l'organisation symbolique de la discipline prend rarement la forme du « manifeste », mais plutôt celle, plus paisible, plus légitime et donc potentiellement plus efficace, du « point » ou « bilan historiographique »¹⁰. C'est un texte de cette nature avec lequel je dialogue ici.

Encore deux remarques sur ce thème.

Le commentaire et le soutien du commentaire dans le temps sont d'autant plus nécessaires à la continuité de l'étiquetage que celui-ci est moins inscrit dans les institutions universitaires : les étiquettes *economic history*, *medieval history*, *public administration* ou *cultural studies* demandent un entretien moins constant que *history from below*, *linguistic turn*, ou même *social history* – généralement enseignée en Grande-Bretagne dans des cursus appelés *economic and social history*. Pour être situé dans le paysage par la communauté savante – du moins dans les frontières d'une même nation –, on peut se prévaloir sans problème d'un domaine appartenant à la première famille, mais il est nécessaire de s'assurer sur chaque théâtre local de la lisibilité des étiquettes qui appartiennent à la seconde.

Deuxième remarque. Michael Baxandall, décrivant les marchés de la peinture à Paris dans la première décennie du XX^e siècle, notait que coexistaient deux types de circuits de commercialisation pour les peintres écartés du Salon. D'un côté, il y avait ceux qui faisaient des expositions collectives¹¹ – et qui devenaient donc « fauves » ou « cubistes » au gré des décisions des critiques. Ceux-là vendaient directement à un public pour lequel ces étiquetages fournissaient une topographie des œuvres contemporaines et des points de repère sur leurs valeurs. Il y avait, d'autre part, les « peintres d'avant-garde » – dont le programme et le statut avaient été fixés par Apollinaire – qui vendaient toutes leurs toiles à un seul marchand. Du fait de ce choix, ils devaient se construire une notoriété solitaire. Les écoles les rattrapaient parfois, mais ils ne cessaient de s'en distancier – comme Picasso ou Braque, par exemple. Pas plus dans le monde savant que dans le monde de l'art, il n'y a de stratégie unique. Mais il n'y a pas non plus de Vollard ou de Kahnweiler pour parier sur l'artiste... C'est sans doute pourquoi les grands penseurs solitaires ne sont souvent institués comme tels dans les sciences humaines qu'*a posteriori*, par des inventeurs de nouvelles étiquettes en quête de précurseurs.

scientific knowledge), voir Steven Shapin, "History of Science and its Sociological Reconstruction", *History of Science*, volume 20, 1982, p. 157-211.

9. Relevons la redoutable mise à distance – ou mise au tombeau – qu'opère Gareth Stedman Jones par cette simple formule : « La réussite de l'histoire sociale entre 1945 et 1975 [...] » (« De l'histoire sociale au tournant linguistique... », art. cité, p. 148).

10. Gérard Noiriel a noté l'importance de la forme du *review essay* publié dans une revue savante dans l'assertion du *linguistic turn* (*Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, p. 128).

11. Michael Baxandall, *Patterns of Intention: On the Historical Explanation of Pictures*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 1985, chapitre 2.

Il est largement temps de quitter ces considérations de méthode un peu trop générales, pour revenir aux deux étiquettes examinées par Stedman Jones dans son article.

LINGUISTIC TURN

C'est ce tournant historiographique qui aurait joué un rôle majeur dans la disqualification de l'histoire sociale britannique, malgré l'immense prestige qui était toujours le sien dans les années 1970. Il mérite donc attention.

Languages of Class, publié par Gareth Stedman Jones en 1983 reprenait une série d'articles publiés à partir de 1975, mais l'ouvrage avait pour pivot "Rethinking Chartism" – version élargie d'un texte, "The Language of Chartism", publié l'année précédente¹². L'ambition de ce travail était grande : renouveler radicalement l'interprétation de ce qui était considéré au moins depuis Engels comme le premier mouvement politique du prolétariat industriel, c'était donc – puisqu'on ne parle jamais qu'à ses contemporains – entrer dans une conversation critique frontale avec Edward Thompson et quelques autres historiens du même calibre. À ce moment précisément daté, *the making of the working class* – vocable inauguré vingt ans plus tôt¹³ – était devenu un thème consacré de la recherche historique, appelé aussi, notamment aux États-Unis, *class formation*¹⁴ et qu'en France des historiens du XIX^e siècle avaient « enfin » repris à leur compte – je fais ici allusion à la rhétorique du retard sur les « anglo-saxons », *topos* d'une partie des sciences sociales françaises depuis le second après-guerre. Pour ces historiens, ladite « classe ouvrière » était bien sûr un produit de l'histoire – puisqu'il avait fallu qu'elle fût façonnée – mais selon un processus par lequel l'« expérience » d'une commune condition se transformait en « conscience » partagée : il s'agissait donc d'une « prise de conscience » qui rendait manifeste ce qui était latent, déjà là dans la « réalité sociale ». C'est précisément sur ce point que portait l'argument de Gareth Stedman Jones. Certes, les raisons qu'avaient les ouvriers de fabrique de se révolter ne manquaient pas et, dans les années du chartisme, le vocabulaire de l'antagonisme des classes était largement répandu. Mais : « Ce qui a été problématique a été la façon dont on a relié ces deux types

12. "Rethinking Chartism", dans *Languages of Class: Studies in English Working Class History, 1832-1982*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 90-178; "The Language of Chartism", dans James Epstein et Dorothy Thompson (eds.), *The Chartist Experience*, Londres, Macmillan, 1982. Une version abrégée de ce texte est parue en français « Repenser le chartisme », traduction par Philippe Minard et Daniel Argelès, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 54-1, 2007-1, p. 7-68.

13. Edward P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Londres, Victor Gollancz, 1963 [édition revue 1968], traduction française *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1988.

14. La littérature est immense. J'évoquerai seulement Ira Katznelson et Aristide R. Zolberg (eds.), *Working-Class Formation: Nineteenth-Century Patterns in Western Europe and the United States*, Princeton, Princeton University Press, 1986, auquel collaborèrent Michelle Perrot et Alain Cottureau.

de preuves. Une partie du problème est précisément qu'on n'a pas vu cela comme un problème.»¹⁵

C'est qu'en effet, il importe de prendre en compte « la matérialité du langage lui-même, l'impossibilité à se référer simplement à une certaine réalité antérieure qui primerait, l'« être social », l'impossibilité d'abstraire l'expérience du langage qui structure son articulation »¹⁶. Ainsi, le langage lui-même fait problème, car il ne réfère pas simplement à une réalité, il l'organise. Conséquence cruciale, les « intérêts » des groupes qui composent la société civile ne pré-existent pas à leur expression dans le langage : « c'est la structure discursive du langage politique qui conçoit et définit l'intérêt en premier lieu »¹⁷. L'auteur était un jeune homme de quarante ans qui plaidait depuis quelque temps déjà pour une « histoire théorique », c'est-à-dire une histoire débarrassée du positivisme par le recours à la théorie¹⁸. Voilà donc Saussure mobilisé, au prix, me semble-t-il, d'un balancement entre « une conception non-référentielle du langage » et sa réinsertion dans le monde social : « Le langage perturbe n'importe quelle notion simple de détermination de la conscience par l'être social, parce qu'il fait partie de l'être social lui-même. »¹⁹

Cette dernière assertion évoque pour moi irrésistiblement l'humeur réflexive qui prévalait au même moment en France dans une partie des sciences sociales et qui remettait en cause la dualité spontanément admise entre « réalités » et « représentations » : en histoire urbaine et intellectuelle, par exemple, avec Jean-Claude Perrot, Bernard Lepetit ou Roger Chartier, en anthropologie avec Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, en histoire des statistiques avec Alain Desrosières et Alain Thévenot, en sociologie des classements sociaux avec Pierre Bourdieu et ses élèves, notamment Luc Boltanski²⁰.

Sans nul doute, Gareth Stedman Jones avait-il clairement conscience en 1982 qu'il introduisait une rupture majeure avec la tradition historique sur laquelle il s'était appuyé jusqu'alors : dix ans plus tôt, sa préface à *Outcast London* s'ouvrait déjà par une affirmation de l'importance d'étudier « les

15. *Languages of Class*, ouv. cité, p. 19.

16. *Languages of Class*, ouv. cité, p. 20.

17. *Languages of Class*, ouv. cité, p. 22.

18. Gareth Stedman Jones, « From Historical Sociology to Theoretical History », *British Journal of Sociology*, n° 27, 1976, p. 295-305.

19. *Languages of Class*, ouv. cité, p. 21 et 21-22.

20. Voir Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1975, 2 volumes, volume 1, p. 28-51 et *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, p. 9-35 ; Bernard Lepetit, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, p. 19-81 ; Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo [dir.], *Au cœur de l'ethnie : ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985, p. 11-48 ; Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982 ; Luc Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Éditions de Minuit, 1982 ; « Qu'est-ce que classer ? » — *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, novembre 1983 ; Alain Desrosières et Laurent Thévenot, *Les catégories socio-professionnelles*, Paris, La Découverte, 1988. Pour une discussion de cette période vingt ans après, voir Christian Topalov, « Un paysage intellectuel renouvelé », dans Pierre Encrevé et Rose-Marie Lagrave [dir.], *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, 2003, p. 195-207.

changements dans les usages du langage» mais ses remises en cause de l'historiographie de la société victorienne portaient sur des points substantiels, pas encore frontalement sur la façon d'en faire l'histoire²¹. Sans doute savait-il aussi qu'il ne serait pas compris par beaucoup de ses compagnons du «History Workshop», cet étonnant mouvement social pour l'histoire sociale²² qui avait fondé en 1976 une revue dont Gareth Stedman Jones était l'une des principales figures. Mais rien, en 1983, ne laissait présumer que *Languages of Class* allait devenir une contribution à un quelconque «tournant linguistique». Le recrutement de ce livre et de son auteur sous cette bannière vint plus tard et vint d'ailleurs.

C'est pourtant justement en 1980-1982 que l'étiquette fut fabriquée aux États-Unis²³. Ce fut d'abord le nom sous lequel se forma un groupe de *intellectual historians* et de spécialistes de littérature, nombre d'entre eux se consacrant aux études européennes et étant parmi les premiers à utiliser le vocable *French Theory*. Une véritable enquête historique sur le phénomène reste à faire, mais on peut néanmoins relever, sans grand risque d'erreur, certaines de ses circonstances et caractéristiques. Hagiographes et critiques s'accordent pour considérer comme fondateur un colloque tenu à l'université Cornell en mars 1980 à l'initiative de Dominick La Capra – littérature française – et Steven Kaplan – histoire du XVIII^e siècle français –, qui enseignaient tous deux dans cette université. Cette réunion était conçue comme un «manifeste» et ses actes, publiés en 1982²⁴, déclanchèrent une vaste campagne d'assertion en langue anglaise qu'il s'était produit un *linguistic turn* en «histoire intellectuelle» puis en histoire tout court : plus on discutait du bien fondé de ce «tournant», moins sa réalité pouvait être mise en cause. Gérard Noiriel suggère que cette initiative peut être considérée comme une riposte à une disqualification des spécialistes de critique littéraire au sein même de l'histoire intellectuelle nord-américaine. Conduits par John Higham qui avait été en 1973 président de l'«Organization of American Historians», de grandes voix du domaine proclamaient qu'il fallait dépasser non seulement la vieille «his-

21. «Preface» (datée de juin 1970) à *Outcast London: A Study in the Relationship Between Classes in Victorian Society*, New York, Pantheon Books, 1984 (1^{re} édition 1971), p. xxv. Voici la phrase : «Les changements dans l'usage du langage peuvent souvent indiquer des tournants de l'histoire sociale. Il est donc significatif de découvrir que des mots comme "chômage" ("*unemployment*") et "les chômeurs" ("*the unemployed*") ont commencé à se banaliser dans les années 1880».

Qu'il me soit permis d'ajouter que ces quelques lignes furent décisives pour que j'accoure à Cambridge (1988) pour développer l'enquête qui devait aboutir à *Naissance du chômeur (1880-1910)*, Paris, Albin Michel, 1994.

22. Un dossier de documents et témoignages, publié à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire, en donne une image vivante et, bien entendu, apologétique : Raphael Samuel (ed.), *History Workshop: A Collectanea 1967-1991. Documents, Memoirs, Critique and Cumulative Index to History Workshop Journal*, Londres, History Workshop, 1991.

23. Du moins en histoire et théorie critique. Le vocable présente une temporalité différente en philosophie (voir, par exemple, Richard Rorty, *The Linguistic Turn: Recent Essays in Philosophical Method*, Chicago, University of Chicago Press, 1967).

24. Dominik La Capra et Steven Kaplan (eds.), *Modern European Intellectual History: Reappraisals and New Perspectives*, Ithaca, Cornell University Press, 1982.

toire des idées», mais aussi le *New Criticism* qui constituait une orthodoxie formaliste dominante depuis les années 1940. Ils préconisaient d'utiliser les outils de l'histoire des communautés scientifiques, de l'histoire des mentalités et de l'anthropologie, bref d'introduire en histoire intellectuelle... l'étude des pratiques sociales²⁵.

Comme d'ordinaire lors de la levée d'une nouvelle bannière dans le monde universitaire, les contenus donnés à l'étiquette *linguistic turn* étaient assez variables, mais ceux qui l'avaient forgée se plaçaient sous les auspices d'auteurs français imaginés : les fameux « post-structuralistes » de la *French Theory*, dont l'assemblage et la définition laissent toujours pantois les Gaulois. S'il y avait accord sur ce qu'il ne fallait plus faire – autrement dit sur ce qu'il s'agissait d'abattre ou d'achever – il y avait et il y a toujours des différences majeures sur le projet. Ainsi, Gareth Stedman Jones, s'il se range dans le « tournant linguistique » jusqu'à en revendiquer une sorte de co-paternité, ne s'est jamais rallié aux théoriciens les plus extrémistes de la « société comme texte » : « L'historien qui cherche à reconstituer les composantes d'un événement ou à rattacher un texte à un contexte ne peut le faire sans garder implicitement la référence à l'esprit, même s'il va de soi que la référence n'existe jamais que lestée de discours, comme l'indique Saussure. »²⁶

La position d'un historien français comme Roger Chartier marque une distance plus nette avec les formulations des *linguistic turners*. Associé au colloque de Cornell en 1980, Roger Chartier aurait pu se laisser enrôler sous leur drapeau, pour lequel les promoteurs cherchaient des alliés parmi les grands noms de l'histoire en Europe. Mais l'historien français préféra décliner l'offre. Cette bifurcation me paraît pointer d'intéressantes différences entre les usages français et britanniques de l'étiquette parmi les historiens désireux de sortir de l'histoire sociale à l'ancienne – celle des deuxièmes *Annales* ou celle de *Past and Present*.

Roger Chartier a noté un peu plus tard que le projet du *linguistic turn* était de « rompre toute attache entre l'histoire et les sciences sociales » puisque, « en stricte orthodoxie saussurienne », « la réalité extérieure n'est plus à penser comme une référence objective, extérieure au discours, mais comme constituée par et dans le langage »²⁷. Or, Roger Chartier le proclame avec

25. John Higham, « Introduction », dans J. Higham et P. K. Conkin (eds.), *New Directions in Intellectual History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1979, p. xi-xix. L'ouvrage résulte d'un colloque tenu en 1977 à Racine, Wisconsin. Voir Gérard Noiriel, *Sur la « crise »...*, ouv. cité, p. 130-132. Sur *New Criticism* et *Critical Theory*, voir François Cusset, *French Theory...*, ouv. cité, p. 57-63.

26. Gareth Stedman Jones, « De l'histoire sociale au tournant linguistique... », art. cité, p. 154. Dans ce texte, il décrit ses hésitations initiales et l'issue qu'il a adoptée. Ce qui l'a guidé, me semble-t-il, c'est la pratique professionnelle et donc le souci d'assurer la compatibilité entre la nouvelle « approche sémiotique » et « l'exercice de la profession d'historien » (*idem*, p. 153).

27. Roger Chartier, « L'histoire culturelle entre “linguistic turn” et retour au sujet », dans *Wege zu einer neuen Kulturgeschichte*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1995, p. 41. Qu'on me permette d'objecter à l'idée de « stricte orthodoxie saussurienne » : l'acte fondateur de la linguistique structurale s'est produit dans un contexte et une conversation scientifiques tout différents de ceux où agissaient les *linguistic turners*. Rejouer un « classique » en déplaçant le théâtre de l'action modifie la signification de la pièce.

force : « Les historiens (dont je suis) pour qui demeure essentielle l'appartenance de l'histoire aux sciences sociales ont tenté de répondre à cette [...] rude interpellation. Contre les formulations du "linguistic turn", ou du "semiotic challenge" [...], il faut tenir pour illégitime la réduction des pratiques constitutives du monde social aux principes qui commandent les discours. »²⁸ Un historien du livre et des pratiques de lecture se trouvait en un lieu crucial pour mettre en œuvre, ou en expérience, cette exigence : « lier construction discursive du social et construction sociale des discours »²⁹.

Nous avons donc affaire à deux auteurs qui, de façon quasiment contemporaine, ont frayé de nouvelles voies en prenant les mots des acteurs de l'histoire au sérieux. Sans doute peut-on mieux comprendre leurs réponses différentes à l'apposition de l'étiquette en considérant le caractère profondément national des historiographies – plus généralement, des sciences sociales – malgré de multiples braconnages transfrontaliers, c'est-à-dire d'actions locales se parant du prestige de références globales. Deux langues, deux débats aux termes différents. Au début des années 1980, des mises en cause se produisirent des façons de faire dominantes des trente années précédentes, appelées *social history* d'un côté de la Manche, « histoire économique et sociale » de l'autre. Des pistes analogues furent parfois suivies, mais les étiquettes restèrent bien distincts : *linguistic turn* (1982) ou « tournant critique » (1989) – pour n'évoquer que deux d'entre eux. En France, on trouvait aussi, selon les localités – ou micro-communautés savantes : « constructivisme », « réflexivité », « tournant pragmatique », *micro-storia*. Tout cela ne signifiait pas la même chose, bien sûr, mais formait un ensemble bigarré de façons de nommer et donc de conduire un changement dont le nombre et la diversité des promoteurs suffisaient à imposer la nécessité. Dans ce lexique français déjà saturé, avec cette prolifération de prétendants au défrichage de l'avenir, point n'était besoin d'importer un « tournant linguistique » : les aspects jugés intéressants de celui-ci étaient considérés comme déjà intégrés dans des combinaisons nationales, tandis que l'inconsistance de ses sources françaises putatives, l'autoréférentialité anglo-américaine de ses textes, voire le ton guerrier et furieusement ethnocentrique de ses promoteurs irritaient³⁰. Ainsi, les historiens français restèrent-ils à l'écart de ce qu'on avait décidé ailleurs être le phénomène majeur de leur discipline au tournant du XXI^e siècle.

28. *Idem*, p. 43.

29. *Idem*, p. 53.

30. Ce ne sont là, bien sûr, que des aperçus partiels et fragiles : pour faire l'histoire des sciences, il faut travailler sur leurs archives. Ce qui viendra, sans doute, en son temps.

SOCIAL HISTORY

Venons-en maintenant à la seconde étiquette discutée par Gareth Stedman Jones.

Une des idées fortes développées par l'auteur est que l'histoire sociale à la manière de Raymond Williams et Edward P. Thompson représentait « un regain et une nouvelle version [*renewal*] d'une tradition socio-historique plus ancienne qui était déjà profondément ancrée dans l'imaginaire historique des Britanniques »³¹, – tradition selon laquelle le social est la base fondamentale qui façonne la manière dont sont joués les événements de l'histoire politique et la bataille des idées. C'était en effet la grande ambition d'Edward P. Thompson : l'histoire sociale ne devait pas être considérée seulement comme une histoire du/des *common people*, elle devait devenir une histoire de la société toute entière³² – ou, pour parler le français d'alors, une histoire totale. Si l'on suit Gareth Stedman Jones, un tel point de vue remonte, sous des formes différentes, à Arnold Toynbee dans les années 1880 et même à Thomas Carlyle dans les années 1830 et 1840. En parcourant le temps dans l'autre sens, on peut dire aussi que ces auteurs eurent « un profond impact » sur ceux qui suivirent, ils leur fournirent une « inspiration » : Carlyle à toute l'imagination littéraire victorienne, Toynbee à la première génération d'historiens sociaux du XX^e siècle.

Une telle mise en perspective présente le très grand intérêt de réévaluer le rôle du marxisme dans cette affaire. Non seulement les « anglo-marxistes » apparaissent autant ou plus comme Anglais que comme marxistes, mais Marx lui-même – qui, après tout, passa un temps infini à la London Library à lire des enquêteurs sociaux anglais pour critiquer des économistes anglais – se trouve replacé dans un des contextes de production majeurs de son œuvre. Ce qui est mis en cause du même coup, c'est l'évidence supposée de la détermination de pensées par un « isme » qui prétendait détenir et auquel on prêtait et prête encore les caractéristiques d'une « pensée mondiale ». Voilà donc utilement reconsidéré dans un cas particulier – l'historiographie britannique du long XX^e siècle – le rôle des « idéologies » dans l'histoire de la pensée : les énoncés sur le monde social, quoiqu'il en soit des intenses circulations de penseurs et d'idées entre pays, sont profondément locaux. Du même coup, la croyance en la consistance des doctrines-mondes n'est-elle pas ébranlée ? Le « marxisme » n'est-il pas, lui aussi, une affaire d'étiquette ? Or, cet étiquetage fait disparaître sous l'unité supposée d'une doctrine, le kaléidoscope des usages de Marx par des acteurs en situation et dispense malencontreusement

31. Gareth Stedman Jones, « De l'histoire sociale au tournant linguistique », art. cité, p. 148.

32. Eric Hobsbawm, « From Social History to the History of Society », *Daedalus*, n° 100, 1971, p. 20-45.

l'historien de la tâche de s'interroger sur ce que parler veut dire dans chaque site et époque.

Un autre point important de l'argumentaire de Gareth Stedman Jones est le lien qu'il suggère entre cette vision du rôle du « social » dans l'histoire longue et une conception de l'action publique. On observe, à l'époque de Toynbee, la diversification et l'expansion de multiples domaines d'action sur le « social » : autant de « problèmes sociaux », associés à des spécialités scientifiques, à des propositions de réforme, à des personnels qui s'offrent pour mettre celles-ci en oeuvre. Un trait est commun aux mondes issus de ce *big bang* de la vieille question sociale : c'est la conviction qu'il faut désormais agir sur les comportements quotidiens du peuple non plus en lui faisant la morale, mais par des moyens indirects – prévenir la maladie, changer l'environnement urbain, organiser le marché du travail. Une constante du discours tenu alors dans ces mondes-là était que la réforme ne relève pas de la politique partisane, mais d'une méthode scientifique sur laquelle tous les esprits non prévenus peuvent s'accorder. De la même façon que l'historien libéral Trevelyan voulait une « histoire sans la politique », les réformateurs sociaux voulaient une « action publique sans politique » – à l'abri de la politique, pourrait-on dire. Trevelyan lui-même était d'ailleurs en étroite relation avec les mondes de la réforme, comme il apparaît par exemple dans son essai “The Past and the Future” inséré dans le célèbre manifeste collectif réuni par Masterman en 1901 : *The Heart of the Empire : Discussion of Problems of Modern City Life in England*³³. Ce qui pourrait donner à penser qu'il y a aussi une tradition ancienne selon laquelle tout historien anglais qui se respecte doit, à un moment ou à un autre, formuler des prescriptions politiques³⁴.

On pourrait montrer qu'en France, à l'époque de Toynbee, une conception analogue du rôle du « social » ouvrit un espace aux « sciences sociales », dont on a oublié la surprenante ampleur : « c'est la tarte à la crème de toutes les réunions mondaines, de tous les discours, de tous les journaux et nul n'a d'esprit s'il n'est sociologue », notait ironiquement Henri Hauser, spécialiste d'« histoire économique et sociale » à l'université de Dijon, dans un rapport au Premier Congrès de l'enseignement des sciences sociales (Paris 1900)³⁵. Frédéric Le Play, ingénieur des mines devenu enquêteur social et notable du Second Empire, avait eu auparavant pour programme de reconstruire par en bas les liens entre patrons et ouvriers, entre les autorités naturelles et le peuple – ce qui impliquait d'abord d'observer les gens du commun, les

33. George Macaulay Trevelyan, « The Past and the Future », in Charles F.G. Masterman (ed.), *The Heart of the Empire : Discussion of Problems of Modern City Life in England*, Londres, T. Fisher and Unwin, 1901.

34. Ce que Gareth Stedman Jones fait parfois explicitement : “Why Is the Labour Party in a Mess?” (version courte parue d'abord dans *New Socialist*, n° 3, 1982), dans *Languages of Class...*, p. 239-256. Voir aussi l'argumentaire sur la pertinence aujourd'hui des débats de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e dans *An End To Poverty?*

35. Henri Hauser, *L'enseignement des sciences sociales. État actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde*, Paris, A. Chevalier-Maresq, 1903, p. 16.

« ouvriers européens »³⁶. Cette « science sociale » avait connu un succès qui transforma un groupuscule de notables curieux en un réseau qui proliféra dans les mondes de la réforme, en particulier avec l'Exposition universelle de 1889³⁷. Un peu plus tard et d'une autre façon, la sociologie universitaire d'Émile Durkheim voulut marquer l'autonomie d'un ordre de phénomènes : « les faits sociaux » – registre de réalité où il était peut-être possible de reconstruire des solidarités mises à mal par l'anomie qui menace les sociétés de la division du travail. Certains disciples – peu nombreux – transportèrent ces schèmes de représentation du monde dans divers domaines de l'action réformatrice, tandis que François Simiand intimait aux historiens en 1903 d'épouser une conception du primat du social qui leur permît de cesser de sacrifier à leurs trois idoles : l'individu, la chronologie, la politique³⁸. Jacques Revel a étudié l'impact de cette iconoclastie sur la discipline historique, et s'est employé à mobiliser Simiand dans les combats historiques de son propre temps³⁹. Relevons cependant qu'au moment où Simiand fulminait, il y avait déjà des chaires d'histoire économique et sociale dans d'assez nombreuses universités françaises : Paul Mantoux et Henri Hauser, largement négligés aujourd'hui par l'histoire de l'histoire, étaient au travail bien avant la naissance des *Annales* (1929) et le second au moins appuyait l'une sur l'autre une carrière d'historien et une carrière de réformateur.

Gareth Stedman Jones n'hésite pas à remonter plus encore le fil du temps. Il trouve ainsi parmi les ancêtres de l'histoire sociale, au XVIII^e siècle, la conception Whig de l'histoire comme progrès continu et, dès le XVI^e siècle, une vision protestante qui accorde une exemplarité universelle à l'histoire de l'Angleterre. De la Réforme jusqu'à Margaret Thatcher exclue, un courant ininterrompu de la pensée anglaise se représenterait l'histoire nationale comme une *march forward* – ou plutôt, comme une série de marches en avant, chaque fois décrites différemment, mais toujours selon un même modèle. Ainsi, poursuivant le même programme intellectuel qu'il venait d'illustrer par *An End to Poverty?* Stedman Jones vise encore dans ce texte à « rendre visibles certains des fils par lesquels le passé est relié au présent »⁴⁰.

36. Frédéric Le Play, *Les ouvriers européens*, Paris, Imprimerie impériale, 1855 et 2^e édition Tours, Mame, 1877-1879, 6 volumes.

37. Voir notamment Antoine Savoye, « La parole et les actes : les dirigeants de la Société d'économie sociale, 1883-1914 », dans Christian Topalov [dir.], *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France (1880-1914)*, Paris, Editions de l'EHESS, 1999, chapitre 2 et Susanna Magri, « La réforme de l'habitation populaire en France : la Société française des habitations à bon marché, 1889-1910 », dans *idem*, chapitre 9.

38. François Simiand, « Méthode historique et science sociale (2) », *Revue de synthèse historique*, volume 6-2, n° 17, 1903, p. 129-157 (sur les « idoles », voir François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*, textes présentés par Marina Cedronio, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1987, p. 166-168).

39. Jacques Revel, « Histoire et sciences sociales. Les paradigmes des *Annales* », *Annales. Économie, sociétés, civilisations*, volume 34, 1979, n° 6, p. 1360-1376 et « Histoire et sciences sociales. Lectures d'un débat français autour de 1900 », *Mil neuf cent*, n° 25, 2007, p. 101-126.

40. *An End to Poverty?*, ouv. cité, p. 1.

La question que l'on peut alors poser est celle de la nature langagière de ce lien et, plus largement, du statut de telles généalogies intellectuelles. Si lien il y a, qui donc le tisse? Est-ce la force lumineuse des grandes pensées du passé qui s'impose à nous? Ou bien est-ce la parole de ceux qui revendiquent, *ex post*, l'existence de ce lien? N'est-ce pas une description plus réaliste que montrer comment chaque génération continue à filer le fil qui la rattache à une partie du passé – ou qui renoue ce fil quand il est brisé – toujours en fonction des questions auxquelles elle essaie de répondre dans son propre présent? Quoiqu'on dise et répète à l'école, nos questions ne sont pas et ne peuvent être celles que se posaient nos ancêtres. Il convient, ici comme ailleurs, de prendre au sérieux le langage des acteurs et le rapport de leurs récits d'origine à l'action qui jamais ne s'interrompt. En d'autres termes, il convient de prendre pour point de départ de toute enquête sur l'histoire des idées le caractère radicalement contextuel des énoncés, si fermement affirmé par Quentin Skinner et, surtout, si efficacement illustré par ses enquêtes⁴¹.

À mes yeux, les travaux les plus intéressants qui se sont confrontés à ce problème montrent que les idées ne durent dans le temps que si elles sont entretenues, transmises, réappropriées – et, du même coup, inévitablement transformées. Plutôt que postuler des généalogies fondées sur une similitude supposée des énoncés, il est nécessaire de faire porter l'enquête sur les points nodaux de la chaîne – souvent interrompue, parfois renouée – de ces réappropriations en situation. De ce point de vue, de très beaux exemples de méthode sont les travaux d'Alain de Libera sur la question des universaux ou ceux d'Alain Boureau sur le droit de cuissage⁴².

Dans l'article discuté ici, Gareth Stedman Jones en donne d'autres. Ainsi, la description qu'il esquisse des écrits de Raymond Williams et Edward P. Thompson comme « un mélange particulier (*a particular blend*) de marxisme et de la critique littéraire telle qu'elle était conçue à Cambridge » invite à examiner la façon dont ont pu être nouées à un moment donné deux traditions bien distinctes, dans un site bien spécifique⁴³. Pour faire face à une situation donnée – qui ne leur était pas entièrement commune, du fait de la différence de leurs trajectoires et spécialités universitaires –, ces acteurs ont puisé dans les ressources disponibles et, ce faisant, les ont transformées. Ce sont en effet toujours des *particular blends* que rencontre une enquête sur les langages – et sur les idées qu'ils permettent, aux prix de sérieuses précautions, d'inférer.

J'évoquerai aussi brièvement un autre texte de Gareth Stedman Jones publié dans *Genèses* en 1996 sur les explorations urbaines du jeune Engels

41. Voir notamment Quentin Skinner, *Politics, Language and Time*, Londres, Methuen, 1972; *Machiavelli*, Oxford, Oxford University Press, 1981 et *Ambrogio Lorenzetti: The Artist as Political Philosopher*, Londres, British Academy, 1986.

42. Alain de Libera, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1996 et Alain Boureau, *Le droit de cuissage. La fabrication d'un mythe (XIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1995.

43. Gareth Stedman Jones, « De l'histoire sociale au tournant linguistique... », art. cité, p. 148.

à Manchester en 1844⁴⁴. Il y est montré, de façon très convaincante, que notre voyageur allemand n'observait qu'à travers des filtres ou des schèmes précisément identifiables les ruelles et les taudis de la métropole du coton – il ne se promenait d'ailleurs pas au bon endroit, car il visitait le centre ville du petit peuple des travailleurs intermittents et non les localités périphériques où vivaient et peinaient les ouvriers des manufactures. Il apparaît que Engels entretenait deux conversations avec ses contemporains, qui organisaient de part en part sa manière de voir ce qu'il avait sous les yeux. D'un côté, il mettait ses pas dans ceux des réformateurs sanitaires, dont les enquêtes et rapports lui indiquaient ce qu'il fallait regarder et dans quels termes il fallait le décrire. D'autre part et surtout, il continuait les discussions qu'il avait tenues dans des *Weinstüben* enfumées de Berlin avec des étudiants chassés de l'université, ses amis et ennemis à la fois : les Jeunes hégéliens. Il visitait un Manchester et un prolétariat philosophiques en quelque sorte. Avec cette belle étude, Gareth Stedman Jones montre à la fois qu'il faut rompre avec l'illusion tôt construite et massivement entretenue que le texte de Engels décrivait la réalité du prolétariat anglais, mais aussi que, pour le comprendre, il faut le référer aux interactions sociales concrètes dans lesquelles était pris son auteur. Il démontre donc qu'il y a un hors-texte, mais que celui-ci est plutôt du côté du locuteur que de celui de la réalité qu'il pense décrire. Que l'on s'intéresse aux raisons qu'a l'écrivain d'écrire – c'est-à-dire d'agir – ou aux façons qu'ont ses lecteurs de se l'approprier, il y a donc matière à rapporter le texte – y compris ses structures rhétoriques, ses procédés argumentatifs, les schèmes perceptifs sur lesquels il repose – aux mondes sociaux auxquels le texte et l'auteur se trouvent appartenir.

Mais à ce point, il peut se produire une bifurcation concernant les méthodes. L'affirmation de filiations intellectuelles de longue période aboutit généralement à un récit structuré comme une généalogie descendante : *Carlyle genuit Toynbee, Toynbee genuit A.L. Morton, A.L. Morton genuit E.P. Thompson et al.* Un récit de cette forme s'appuie sur ces ressources rassurantes en histoire que sont le passage du temps et la conviction que nous partageons avec les hommes du passé une commune humanité : leurs pensées nous sont transparentes. En outre, il autorise l'historien à se prévaloir d'une utilité pour ses contemporains : le passé éclaire le présent.

Le procédé me semble présenter deux inconvénients. D'abord, il néglige la difficile étude des enchaînements attestables et, surtout, il détourne de la description des modalités selon lesquelles le passé fait l'objet de réappropriations. Or il ne s'agit pas de présumer ou mesurer l'« influence » des grands auteurs, mais de s'intéresser à leur réception. Nous savons bien ce qu'il faut entendre par là : des actions spécifiques et situées d'appropriation, traduction

44. Gareth Stedman Jones, « Voir sans entendre. Engels, Manchester et l'observation sociale en 1844 » *Genèses*, n° 22, mars 1996, p. 4-17.

et transmission des textes, actions qui en transforment – dans des limites qui peuvent certes être discutées – la nature même. En d'autres termes, il convient de prendre au sérieux dans l'enquête historique l'aphorisme selon lequel ce sont les lecteurs qui font le texte. Pour ce faire, il est nécessaire de suspendre nos convictions sur la continuité des idées ou la permanence des concepts, pour travailler sur les mots, leurs usages, les situations d'énonciation, les classements opérés par la pluralité des registres, l'éventail des significations possibles des énoncés, la façon dont des communautés de locuteurs font le tri entre elles.

Deuxième inconvénient des généalogies longues : elles suggèrent que les auteurs anciens étaient, au fond, occupés à nous parler. En décidant que ces gens sont nos ancêtres, en les plaçant dans un lignage qui conduit jusqu'à nous, on risque de faire disparaître toute leur étrangeté – et de tomber dans l'anachronisme, « entre tous les péchés, au regard d'une science du temps, le plus impardonnable », disait Marc Bloch⁴⁵. C'est ce qu'en histoire des sciences, George Stocking appelait l'effet de tunnel⁴⁶. En somme, s'il y avait un acquis vraiment utile du *linguistic turn*, ce pourrait être de mettre en garde l'historien contre le retour à la bonne vieille histoire des idées et à ses automatismes : « précurseur », « influence », « continuité ».

En évoquant le dernier livre de Gareth Stedman Jones, *An End to Poverty?*, il convient d'abord de rendre hommage à une splendide mise en contexte d'auteurs dont on perçoit désormais beaucoup mieux les interactions de part et d'autre de la Manche et de l'Atlantique. On voit avec netteté que, plutôt que lire simplement des oeuvres, il est fécond pour les comprendre de les replacer avec leurs auteurs dans des situations historiques singulières et d'examiner leur commerce. Mais une question qui reste ouverte est celle du parcours des idées dans le temps. On peut se demander, par exemple, si Condorcet est plus efficacement décrit comme un précurseur intellectuel des assurances sociales⁴⁷, qu'à partir de ses inscriptions sociales, institutionnelles, savantes. Eric Brian a fait apparaître de cette façon non pas seulement un auteur de livres, mais un géomètre qui – avec d'autres académiciens proches des Philosophes – était entré en interaction avec Turgot et l'élite réformatrice de l'administration royale, et qui était préoccupé – pour des raisons de statut et de légitimation – de trouver au calcul différentiel et à la théorie des probabilités qu'il venait d'inventer une série d'applications permettant à la fois de les développer et d'en démontrer l'utilité : parmi lesquelles nombrer la popu-

45. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien* [1941-1943], Paris, Armand Colin, 1993, p. 176.

46. George W. Stocking Jr., "What's in a Name? The Origins of the Royal Anthropological Institute (1837-1871)", *Man*, nouvelle série, volume 6, n° 3, 1971, p. 369-390.

47. Stedman Jones, *An End To Poverty?*, ouv. cité, p. 8-9. On se demande parfois si les héros de l'histoire (Paine et Condorcet) ne sont pas au fond les précurseurs du parti libéral-démocrate britannique (de centre gauche) d'aujourd'hui. Mettre en lumière leur apport à l'histoire des idées politiques serait alors l'acte civique d'un historien qui déplore que ce possible historique ait été étouffé pendant presque tout le XX^e siècle par l'alternative *tories-Labour*.

lation du royaume, refonder l'arithmétique politique, concevoir les scrutins ou les constitutions de l'avenir⁴⁸. Combinaison étrange à nos yeux, que seule la restitution scrupuleuse de la matérialité du langage de Condorcet permet de mettre au jour, mais qu'une lecture rétrospective fait inévitablement disparaître – et avec elle de passionnantes questions d'histoire des sciences, de l'administration et des ordres dans l'Ancien Régime tardif.

Au fond, cette discussion avec Gareth Stedman Jones à partir de prémisses que je crois partagées me conduit à plaider pour deux positions de méthode. D'un côté je crois nécessaire de poser la question des rapports de l'historien au passé et leurs conséquences sur sa pratique d'enquête. Pour prendre en compte la singularité radicale du langage des acteurs-auteurs du passé, il n'est d'autre voie que de prendre explicitement la mesure de sa distance avec le nôtre et de mettre au jour les chaînes de transmission et transformation qui ont mis entre nos mains leurs textes – ou quelque chose qui en résulte. Autant de procédés qui évitent les écueils de l'histoire des idées, remise au goût du jour en France par certains usages faciles des étiquettes « histoire conceptuelle », « histoire intellectuelle » ou « philosophie politique ». D'autre part, l'enquête sur les langages implique, comme Gareth Stedman Jones le montre, la prise en compte de référents non textuels. Non pas, comme on pouvait jadis le croire, situés dans une « réalité » qui nous serait accessible hors du langage ou en redressant les « biais » que comporteraient les sources. Mais plutôt dans des réalités que les acteurs eux-mêmes se figuraient pour agir : les gens et les choses qu'ils visaient par leur action, les formes dans lesquelles il leur était possible de se les représenter, les objectifs et les conditions de leurs actions. C'est dans un même mouvement que l'historien peut faire enquête sur l'historicité des langages des acteurs et sur celle de son propre langage. Comme le disait Bernard Lepetit : « c'est du jeu de ces écarts que l'on peut attendre quelque lumière »⁴⁹. Ainsi, en poussant jusqu'au bout un tournant linguistique solidement ancré dans les sciences sociales, on se trouve pratiquer une histoire sociale renouvelée.

*Christian Topalov est directeur d'études
à l'École des hautes études en sciences sociales*

48. Éric Brian, *La mesure de l'Etat. Administrateurs et géomètres au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.

49. Bernard Lepetit, *Les villes...*, ouv. cité, p. 21.